

Auteur et société en France au Moyen Âge Tardif. *Geoffroy de La Tour Landry et son «Livre pour l'enseignement de ses filles»*

Résumé

Cette monographie est dédiée à l'étude de la vie intellectuelle et socioculturelle en France aux XIV^e et XV^e siècles. La période historique prise en considération est marquée par l'apparition de nouvelles idées et, de façon plus générale, par une intense activité intellectuelle dans tous les domaines. Ces nouvelles tendances exercent une influence sur les pratiques de lecture et d'écriture, sur les relations entre auteurs et lecteurs, sur l'attitude de la société envers les livres. En retour, cette attitude nouvelle envers la culture écrite oriente vers des directions inédites la vie intellectuelle de la société médiévale.

La société aristocratique de cette époque s'absorbe dans la lecture. Le progrès technique contribue à l'augmentation de la quantité de livres en circulation et à la possibilité de les acquérir. Les bibliothèques privées s'agrandissent. Quels livres comprenaient ces bibliothèques ? Qui les lisait ? Quelles œuvres rencontraient la faveur des lecteurs, sachant qu'une distinction doit être opérée entre lecteur et collectionneur ? Un autre problème apparaît étroitement liée aux questions précédentes : pourquoi ce besoin de textes nouveaux, malgré un ample patrimoine d'œuvres de même type et dotées d'une grande autorité, point capital pour la mentalité médiévale ? Ce point s'avère particulièrement crucial lorsqu'on s'intéresse aux traités didactiques, à la littérature parénétiq ue, car, malgré la vogue ancienne de cette catégorie d'écrit, force est de constater que les XIV^e et XV^e siècles furent particulièrement féconds en œuvres moralisatrices de ce genre.

Saisir les causes de cet intérêt pour la lecture et celles du succès de telle ou telle œuvre littéraire est un nécessaire premier pas vers la solution du grand problème des aspirations et des besoins intellectuels et socioculturels de la société française de la fin du Moyen Âge. Se focalisant sur les problèmes tout juste évoqués, la monographie aspire à contribuer de façon significative à la recherche relative à la stratégie d'un auteur, à la réception de son propos par les individus distincts composant son public, aussi bien qu'aux motivations orientant les choix du lectorat. Sans avoir la prétention d'épuiser un sujet si riche, nous l'abordons à travers l'exemple d'un traité didactique dont le succès ne se démentit pas de la fin du Moyen Âge au XVIII^e siècle, « *Le Livre du chevalier de La Tour pour l'enseignement de ses filles* » (1371-1372). Ce traité a longtemps été négligé des historiens et trop exclusivement étudié d'un strict point de vue philologique ou dans l'optique des *gender studies*. L'étude en question refuse une approche unilatérale des relations qu'entretiennent auteur et lecteurs (comme le propose une histoire ordinaire de la lecture du livre), mais adopte une perspective plus globale : l'objectif est ici d'analyser tant le destin de l'œuvre, que le contexte historique et intellectuel de sa création.

Le *premier chapitre* porte sur la vie socioculturelle en France dans la seconde moitié du XIV^e siècle – le temps « des malheurs et de la splendeur » -, toile de fond de la rédaction de son livre par Geoffroy de La Tour. Le pays souffre de la peste et de guerres interminables, y compris des conflits locaux, comme la Guerre de Succession de Bretagne, qui divise cette province en deux. Tous les membres de certaines familles ne sont pas du même côté de la barricade, et tel est notamment le cas de La Tour Landry et de ses parents. Les moralistes de l'époque imputent aux vices humains les malheurs qui se sont abattus sur la France. Mais intervient le règne de Charles V appelé le « roi sage », marqué par une accalmie temporaire des opérations belliqueuses, une réforme de l'institution militaire et l'épanouissement de la culture. De grands poètes, comme Guillaume de Machaut et Eustache Deschamps, créent leurs œuvres. Les ducs de Bourgogne et de Bourbon établissent un brillant salon littéraire : la cour amoureuse dite de Charles VI. L'intérêt pour la lecture gagne des cercles sociaux nouveaux, la quantité de livres attestée dans les bibliothèques aristocratiques privées augmente considérablement. La cour royale se caractérise par une ambiance intellectuelle spécifique : Charles le Sage collectionne des livres et les lit avec ses amis proches. Il commande également des traductions du latin et du grec.

Un contemporain a parlé ainsi de la France : « *cette terre où coulent le miel et le lait de toutes sciences, qui regorge de l'or de la sagesse et de l'argent de l'éloquence* » (Anseau Choquart). L'humanisme plonge ses racines dans cette époque, marquée par de profondes mutations intellectuelles. C'est dans cette atmosphère que les moralistes travaillaient.

Le *deuxième chapitre* est consacré au genre moralisateur. La recherche se fonde sur l'examen de tous les traités didactiques dédiés à leur progéniture par des parents en France au cours du XIII^e siècle au début du XVI^e siècle. Ils ne sont cependant pas nombreux. On citera les œuvres de Saint Louis, Christine de Pizan, Nompar de Caumont, Gilbert (ou Hugues) et Jean de Lannoy, Louis XI, François Garin, Anne de France, et deux textes anonymes encore inédits : le « *Sachiez certainement...* » et les « *Enseignements moult beaulx* ». Quatre de ces traités sont destinés aux filles. A l'examen de ces sources, on constate que la tradition des enseignements parentaux n'apparaît guère avant le « *Livre du chevalier* » : tous les textes analysés sont écrits postérieurement. Il n'existe que deux textes du XIII^e siècle précédant le « *Livre du chevalier* ». Il s'agit du « *Sachiez certainement...* » et des textes de Saint Louis. Il faut souligner que les derniers sont en fait des lettres privées, qui n'étaient pas destinées à la lecture publique. Tel est aussi le cas du « *Sachiez certainement...* », un petit traité d'instruction d'une mère à sa fille. Ainsi, le « *Livre du chevalier* » adressé par son auteur à ses filles, mais d'emblée conçu pour un lectorat plus vaste, doit être considéré comme l'œuvre fondatrice d'un genre spécifique de la littérature française du Moyen Âge tardif. Il sert aussi d'exemple, inspirant d'autres moralistes pour leurs écrits.

Le *troisième chapitre* s'intéresse à la vie de Geoffroy de La Tour Landry. On y trouvera une synthèse des renseignements disponibles sur l'histoire de sa famille, de ses ancêtres à ses enfants. Une attention particulière est portée à la personnalité du moraliste, ainsi qu'à celle de ses proches. Le travail biographique ne se limite pas aux faits les mieux connus mais les enrichit de données inédites issues de l'examen des Archives de la Loire-Atlantique, à Nantes, transcrites par le chartiste Pierre Boisard. Sont ainsi exploitées les chartes privées de Geoffroy de La Tour, sa correspondance d'affaires avec Colin de Tours, celles du « *receveur Chantoceaux* », les actes juridiques etc. Cette approche permet de placer la personnalité de Geoffroy, son travail d'écrivain et son existence de maître d'une seigneurie rurale sous un jour nouveau.

Le *quatrième chapitre* se subdivise en deux parties. La première concerne la génétique du « *Livre du chevalier* », le processus de création de l'œuvre. Autant que le permettent les sources, nous cherchons à reconstruire le cheminement créatif de Geoffroy de La Tour en examinant ses motivations et ses objectifs, ses sources, ses méthodes et la structure qu'il retint pour son livre. Dans le Prologue, l'écrivain expose amplement ses idées et raconte aux lecteurs l'origine de son traité. Nous apprenons qu'il composait des « *chançons, laiz et rondeaux, balades et virelayz, et chans nouveaux* » dans sa jeunesse. Il a également écrit un livre didactique pour ses fils, texte inconnu de la recherche actuelle. Exprimant un grand amour paternel, l'auteur parle de son inquiétude pour l'avenir de ses filles. Il souhaite leur enseigner un comportement digne dans un monde « *moult dangereux et moult envyeux et merveilleux* ». Geoffroy de La Tour ne dissimule pas les sources de ses historiettes : ce sont la Bible, des chroniques, des gestes, mais aussi des prêches, des rumeurs et le fruit de sa propre expérience. Le texte témoigne de la connaissance qu'a l'auteur des romans courtois (« *Roman de Troie* », « *Le châtelain de Coucy* », « *La châtelaine de Vergy* »), du « *Roman de La Rose* » ou du moins de la poésie des troubadours (comme le montre le début dit *printanier* de son traité), des « *Vies des pères* », des légendes hagiographiques, de la « *Discipline de clergie* », d'un bestiaire médiéval. Pourtant, l'auteur passe sous silence que la partie centrale de son œuvre est empruntée au « *Miroir des bonnes femmes* », un traité didactique écrit au XIII^e siècle, un point confirmé par J. Grigsby dans les années 1960. Il est toutefois loisible de se demander si l'auteur était au courant de l'origine des matériaux divers que les clercs qui l'assistaient empruntaient aux textes bibliques et qu'il plaçait lui-même ensuite au centre de son ouvrage ?

Dans un second temps, l'attention se focalise sur les méthodes de travail de Geoffroy de La Tour et notamment sur l'équilibre entre techniques traditionnelles et innovatrices mises en

œuvre et sur les rapports que celles-ci entretiennent entre elles. On s'interroge sur la structure du livre afin de déterminer si l'auteur lui-même procéda à la division en chapitres et, dans ce cas, si les titres qui leurs sont attachés furent de son fait. Geoffroy manifeste des compétences littéraires certaines et une indéniable familiarité avec les particularités stylistiques de son époque, caractérisées par l'utilisation de synonymes appairés, d'expressions formulaires, de références au « sage » comme Salomon etc. Le « *Livre du chevalier* » est composé par à-coups, ce que confirme les documents privés des Archives de la Loire-Atlantique. De là provient la structure chaotique de l'œuvre, que nous pourrions à la rigueur caractériser comme un « emboîtement de livres » : le « *Miroir des bonnes femmes* » en constitue le cœur autour duquel s'agrègent les histoires tirées d'autres sources ou de l'expérience de l'auteur. Le travail effectué tend à retirer à Geoffroy de La Tour toute intervention directe dans la formation de la table des matières de son œuvre. L'auteur n'a d'ailleurs peut-être pas même achevé son livre et ne prétend pas le diviser en chapitres, tel que nous le voyons tant dans certains manuscrits que dans l'édition d'A. de Montaiglon. Cependant, on ne peut exclure que les rubriques dans son manuscrit aient été réalisées à sa demande. Ses méthodes de composition – le mode spécifique de transition d'une histoire à l'autre – et l'absence de miniatures dans les manuscrits, à l'exception des ornements initiaux, témoignent du fait que le texte était davantage destiné à la lecture publique que privée. En conclusion de cette première partie du quatrième chapitre, on propose une brève analyse des méthodes de travail de Geoffroy de La Tour face à la matière du « *Miroir des bonnes femmes* ». Partant des observations de J. Grigsby, on approfondit l'examen de l'application par l'auteur de la technique littéraire du *centon*, à savoir la constitution d'un collage d'extraits débouchant sur un texte original. Il est possible de conclure à une indéniable individualité créative de Geoffroy de La Tour: il transforme les sujets et les textes empruntés d'une manière originale, répondant à ses propres goûts, ainsi qu'à ses déterminants sociaux et familiaux.

La seconde partie du quatrième chapitre porte sur les thématiques principales du traité. A travers une analyse des histoires relatives aux vices et aux vertus, nous tentons de cerner les mœurs des contemporains du chevalier de La Tour, les usages du monde aristocratique, les idées de l'auteur sur l'amour et sur l'éducation. Cette approche permet de broser les traits de l'univers moral de l'auteur. Geoffroy de La Tour utilise beaucoup plus d'exemples négatifs que positifs, bien qu'il dise que « *moult en y a de bonnes ou royaulme de France et ailleurs* ». Il est loisible de supposer que ce choix doit s'expliquer par la force inhérente aux images négatives, plus marquante que leurs homologues positives. Les péchés les plus graves pour l'auteur sont l'orgueil, la luxure, la passion féminine pour la quête de la beauté, la légèreté, l'indifférence envers Dieu, la désobéissance au mari. Quant aux vertus féminines les plus répandues dans le traité, ce sont la dévotion, la miséricorde et l'humilité, ou de façon générale une conduite mesurée dans la sphère familiale et dans la relation au mari. L'auteur déplore que la piété féminine n'appartienne plus qu'au passé. Les dames de son temps préfèrent les plaisirs du siècle au service à Dieu. L'auteur affirme que le monde contemporain est « *bestourné* ». On n'y apprécie plus l'honneur des femmes comme auparavant, car les dames elles-mêmes se sont couvertes de honte : elles fréquentent couramment des salons et le monde les accueille bien. En effet, le motif des usages du siècle traverse comme un fil rouge toute l'œuvre de Geoffroy de La Tour. Les paroles, les mensonges et la médisance des représentants de ce monde dangereux, ainsi que leurs intrigues amoureuses inquiètent Geoffroy en tant que père. Il recommande instamment à ses lectrices de se comporter dignement, de contenir leurs passions et de se méfier des galants.

Geoffroy de La Tour esquisse ainsi un portrait de la société aristocratique de son époque. Elle regorge de flatteurs, de querelleurs, de gens éloquentes, les « *beau langagiers* », de séducteurs, enfin. Les deux dernières catégories sont les plus dangereuses pour les créatures innocentes qui n'ont pas l'habitude de converser avec des individus de ce type, essentiellement engagés dans le discours amoureux. Sur ce thème, Geoffroy de La Tour offre un grand débat affectant la forme d'un dialogue avec sa femme. Ce texte, souvent analysé par les chercheurs intéressés à en dégager la signification, semble la reconstruction d'une situation plausible,

évoquant les prières d'amour d'un galant auprès d'une femme de bien (le point de vue courtois de Geoffroy de La Tour étant que « *en bon amour n'a que bien* ») et l'énergique rejet des avances du suborneur par la dame (Madame de La Tour).

Bien que l'auteur compose un traité éducatif, il n'exprime que peu ses idées sur l'éducation. En général, son point de vue est conservateur et seules ses considérations sur la formation des filles apparaissent assez neuves. Geoffroy rend hommage aux femmes intelligentes qui savent lire et écrire, comme St. Catherine, citée en exemple. Il trouve initialement bon d'enseigner les sciences aux filles, mais au fil de l'ouvrage ses aspirations novatrice changent et il en vient à affirmer qu'il n'est pas nécessaire pour une femme de savoir écrire.

En lisant le texte de Geoffroy, nous découvrons son idéal de la dame noble, voire celui de la femme en général. Cette dame idéale doit être courtoise et laconique, accueillante, intelligente, et respectueuse des avis de l'homme d'expérience. Dans sa vie religieuse, elle doit aimer le Seigneur de tout son cœur et être capable de le manifester par sa conduite c'est-à-dire par l'humilité, la prière, la confession, le jeûne, l'aide aux pauvres. Mariée, la dame parfaite de la fin du XIV^e siècle honore son seigneur et lui obéit pleinement, lui prodigue de bons conseils, ne profère pas d'impertinences et ne fait rien qui puisse lui nuire. Elle éduque les enfants avec sagesse et prie Dieu pour eux, mais cependant, ne leur témoigne pas trop d'affection, un point étrange étant donné l'exemple que l'auteur fournit lui-même, à travers le grand amour qu'il porte à ses filles. La dame idéale demeure fidèle à son seigneur par delà la mort de ce dernier en se consacrant désormais aux affaires pieuses. En société, une veuve doit faire preuve de dignité, méprisant les discours des galants et ne répondant pas à leurs provocations langagières. Toutefois, l'idéal correspond rarement à la réalité et Geoffroy avoue ne connaître qu'un unique exemple de dame parfaite, sa grand-mère - Olive de Belleville.

Le *dernier chapitre* est consacré à la réception de l'œuvre de Geoffroy de La Tour dans le milieu des lecteurs. On y étudie l'intégralité des manuscrits du traité conservés dans les bibliothèques européennes en offrant une description de chaque manuscrit et codex, accompagnée du contenu des volumes. Les particularités textuelles des manuscrits sont mises en lumière et s'enrichissent d'une brève analyse comparative avec l'édition de Montaignon (1854).

Le chapitre se poursuit par l'étude du lectorat de Geoffroy de La Tour. En commençant par les descendants de l'auteur, nous examinons la chaîne des possesseurs des exemplaires conservés du traité, grâce aux blasons, signatures, etc., qu'ils portent. Cette approche se double d'une identification des propriétaires de copies aujourd'hui perdues, mais enregistrées dans les catalogues des bibliothèques médiévales.

Dans ce chapitre nous analysons le problème de l'emploi du terme « populaire », au sens de fameux, par rapport à l'œuvre médiévale. Bien que la tradition écrite du « Livre du chevalier » compte une vingtaine des manuscrits qui témoignent donc d'un succès certain, nous établissons que deux manuscrits ne peuvent pas être considérés comme les copies de ce livre, à savoir l'Arsenal 5871 et le BNF, fr. 5084. Dans la majorité des volumes, le contenu des codices n'est nullement aléatoire : ils comprennent à des degrés divers des textes didactiques.

En essayant de retracer l'influence des idées de Geoffroy de La Tour sur sa famille, nous examinons la généalogie des descendants de l'auteur. On sait que le manuscrit BNF fr. 9628 était en possession de la fille de son arrière petit-fils – Françoise de Maillé. Certains des représentants de la famille de La Tour n'étaient pas étrangers à toute activité intellectuelle et littéraire. Mais ses parents les plus proches, ses petits-enfants, ne s'intéressèrent pas clairement aux conseils de leur grand-père. Quatre d'eux furent impliqués dans une affaire criminelle d'enlèvement d'enfant.

La recherche montre également que le « *Livre du chevalier* » circulait essentiellement dans la haute aristocratie : rois, ducs, courtisans de haut parage fréquentaient l'œuvre. Parmi les possesseurs médiévaux de souche bourgeoise nous ne rencontrons que les Saint-Yon et Jean Moreau, issu d'une famille anoblée aux alentours du XIV^e-XV^e siècles. Les deux tiers des

collectionneurs du livre sont des hommes, sans que cela signifie bien entendu que le poids des hommes dans le lectorat effectif ait été aussi significatif.

L'un des principaux axes du chapitre concerne la popularité du *Livre* dans les milieux des écrivains, des imprimeurs, ainsi qu'à l'étranger. Nous analysons les emprunts textuels, les attributions abusives d'autres textes à Geoffroy de La Tour, les premières publications en France et dans les pays voisins, Angleterre, terres germaniques et Espagne. Le premier imprimeur du livre en français, Guillaume Eustac(h)e, cherche à rendre le texte plus clair aux lecteurs de son époque: il trouve des synonymes, explique les phrases trop laconiques ou bien archaïques de l'auteur du XIV^e siècle, etc. Il insère dans l'incunable une gravure de grandes dimensions (f.22) avant le début du « *Miroir des bonnes femmes* ». Pour les lecteurs du XIV^e et XV^e siècles, le livre de Geoffroy était homogène. Mais l'édition d'Eustache révèle que pour un lecteur du XVI^e siècle, l'ouvrage consistait en deux parties selon le principe du « livre dans le livre ». La gravure occupe plus d'une demi page, reprenant le canon médiéval : la miniature initiale d'un livre occupait très souvent à cette époque la moitié de la page.

Guillaume Eustache obtint le privilège royal pour deux ans (novembre 1514-novembre 1516). Trois mois plus tard, Michel Le Noir imprime le livre et reçoit également le privilège pour la même durée (1517-1518). La date de la troisième édition n'est pas connue. On suppose que le livre fut publié entre 1512 et 1519, mais il apparaît clair que les imprimeurs de cette troisième édition française, la veuve Trepperel et Jean Jehannot, ne purent évidemment pas entamer le travail d'édition avant 1519. En revanche, Le Noir et Jehannot avaient épousé les filles de Trepperel et en étaient ainsi le beau-fils. Il est donc possible qu'ils aient pu participer à ses entreprises éditoriales. Par conséquent, la troisième édition du « *Livre du chevalier* » fut imprimée entre 1517 et 1519. Ces indices révèlent que le « *Livre du chevalier* » était extrêmement populaire au début du XVI^e siècle puisque les libraires enchaînent les éditions dès qu'un privilège expire, comme ce fut le cas chez Eustache et Le Noir. Le « *Livre du chevalier* » ne fut pas moins populaire à l'étranger. En Angleterre, il est même publié plus tôt qu'en France, tandis qu'en terres germaniques, il ne connaît pas moins de dix éditions du XV^e au XVI^e siècle, l'auteur étant nommé « *hohberunt* ».

Rien d'étonnant donc à ce que beaucoup d'écrivains connaissent le « *Livre du chevalier* » et puisent sujets et expressions chez Geoffroy de La Tour : Geoffrey Chaucer, Nompar de Caumont, un moraliste calalain, qui a emprunté la plupart de son Prologue au « *Livre* », Marguerite de Navarre, Antony Fitzherbert, peut-être l'auteur anonyme du « *Ménagier de Paris* » et même William Shakespeare. Le succès de l'œuvre de Geoffroy de La Tour permit aux imprimeurs de lui attribuer d'autres textes, tel le « *Livre de Mélibé et Prudence* » et un certain « *Guidon des guerres* » qui, comme le révèle la présente étude, est en fait le « *Rosier des guerres* » de Louis XI. Le « *Roman de Ponthus et Sidoine* » constitue un cas particulier, étant attribué, par P.Boisard, à Geoffroy de La Tour. Un examen du texte du roman et de la situation familiale de son auteur amène à attribuer la paternité du texte au fils de Geoffroy de La Tour, Charles.

En conclusion, nous analysons les causes de ce succès remarquable de l'œuvre, en la mettant en perspective avec la situation du marché du livre au moment de sa composition, en mettant en valeur la rencontre entre le talent de l'écrivain et la passion des lecteurs pour le genre didactique en général et les besoins socioculturels de la société de son temps.

La monographie repose sur une base documentaire extrêmement large incluant des sources inédites. La publication est munie d'illustrations, comprenant des miniatures issues des manuscrits du « *Livre du chevalier* », ainsi que d'index complets que complètent un certain nombre d'annexes, tables généalogiques, catalogue des manuscrits conservés du « *Livre du chevalier* » et d'autres textes narratifs des XIV^e-XV^e siècles.